

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 26 (1888)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Mère et fille : [suite]  
**Autor:** Nelly-Lieutier  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-190255>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

détrampés, et afin d'éviter, le lendemain, une nouvelle attaque de l'ennemi renforcé par des troupes fraîches, les troupes françaises se replièrent dans les tranchées, près du mont Valérien.

Douze heures de lutte acharnée avaient été inutiles ; beaucoup de sang avait coulé, et Paris ne comptait que des deuils de plus.....

Un armistice de deux jours fut convenu pour enlever les morts et les blessés.

C'était fini ! Paris était abattu !

Quelques jours après, par un temps froid, sous un ciel sombre, on placardait une dernière affiche.

Citoyens,

La convention qui met fin à la résistance de Paris n'est pas encore signée, mais ce n'est qu'un retard de quelques heures.

Le siège de Paris a duré quatre mois et douze jours ; le bombardement, un mois entier. La mortalité a plus que triplé. Au milieu de tant de désastres, il n'y a pas eu un seul jour de découragement.

Nous sortons de la lutte qui finit, retrampés pour la lutte à venir. Nous en sortons avec tout notre honneur, avec toutes nos espérances, malgré les douleurs de l'heure présente ; plus que jamais nous avons foi dans les destinées de la patrie.

Paris, le 28 janvier 1871.

*Les membres du gouvernement :*

Général TROCHU, JULES FAVRE, EMMANUEL ARAGO,  
JULES FERRY, GARNIER-PAGÈS, EUGÈNE PELLETAN, ERNEST PICARD, JULES SIMON, Général  
LE FLÔ, DORIAN, MAGNIN.

Ce jour-là on inhumait, au Père-Lachaise, les gardes-nationaux tombés à Buzenval, les héros du dernier effort de Paris.

#### Le problème est de ne pas les casser.

Tel est le titre d'une charmante et spirituelle pièce de vers de M. Gilbert-Martin, du *Don Quichotte*, sur l'année 1888, qui s'ouvre pleine d'incertitudes, de complications diplomatiques et de menaces de guerres. Il nous la représente sous la forme d'un enfant qui s'achemine portant une corbeille pleine d'œufs sur sa tête. Lisez plutôt :

A peine arrivé dans ce monde,  
L'an mil huit cent quatre-vingt-huit  
Se trouve en une ombre profonde,  
Etant né tout juste à minuit.

Il cherche, il regarde, il écoute,  
Indécis, étendant les bras ;  
Devant lui s'étend une route  
Où s'essayeront ses premiers pas.

Quel trajet pour le petit être  
Délicat, frileux et tout nu !  
Comment va-t-il s'y reconnaître ?  
C'est le chemin de l'inconnu.

Nul ici-bas ne peut encore  
Prédire où conduit ce chemin :  
Il s'enfonce, vague, incolore,  
Dans le « Qui sait ? » du lendemain.

Il est tout labouré d'ornières,  
Bordé de ravins, par surcroît ;  
Les cailloux, les ronces, les pierres  
Hérissont son parcours étroit.

Et pour faire en pleine tempête  
Ce trajet cent fois hazardeux,  
Le pauvre enfant a sur sa tête  
Une corbeille pleine d'œufs.

Aller vers le but qu'il ignore,  
Au milieu des aspérités ;  
Marcher, marcher, marcher encore  
Pendant douze mois bien comptés,  
Franchir les rocs et les crevasses,  
Affronter les lointains exils,  
Passer au milieu des menaces,  
Glisser à travers les périls,

Avancer jusqu'au bout quand même,  
Sans casser les œufs en chemin,  
Tel est l'inquiétant problème  
Qui s'offre au débile gamin.

A moins qu'il n'ait une amulette  
Pour éviter les accidents,  
Hum ! j'ai grand peur d'une omelette  
Avec de la poudre dedans.

La surface du lac Léman est de 577,860,000 mètres carrés, sa plus grande profondeur de 312 mètres, et sa profondeur moyenne de 150 mètres. D'après ces chiffres, qui sont très exacts, le lac contient 90 milliards de mètres cubes d'eau. Le débit moyen du Rhône étant de 27 mètres cubes par seconde, ou 2,332,800 mètres cubes par jour, il lui faudrait tout juste 106 ans pour remplir le lac Léman.

#### MÈRE ET FILLE

III.

... Tout le monde était parti, et elle était restée seule ! Elle jeta un long regard autour d'elle comme pour se demander compte de cette solitude. Elle avait coutume de voir sa fille ; quand les autres étaient partis, c'était elle qui venait jeter ses bras autour du cou de sa mère et qui la consolait d'être seule.

Pourquoi donc, ce soir-là, cette étreinte manquait-elle à son bonheur ?

Ah ! oui, elle se rappelait !... Elle avait voulu être seule et belle au milieu de ce monde où André devait venir et où il ne devait voir qu'elle. Et elle avait dit à Colette, avec cet air d'autorité maternelle qui a toujours la saveur d'une caresse :

— Tu es pâle, ce soir, ma pauvre enfant ; ces longues veillées sont au-dessus de tes forces et elles te rendraient bientôt malade ; et, pour ce soir, au lieu de venir au salon, tu iras te coucher ; veux-tu ?

Et l'enfant, qui avait compris, avait pâli un peu plus encore ; et, passant la main sur son front, elle avait semblé dire :

— C'est vrai, je souffre ; laisse-moi me retirer, car moi aussi je le désire.

Mais ce n'était pas derrière ce front qui brûlait, et sur lequel elle avait posé sa main glacée, qu'était la douleur de Colette.

Oh ! si elle avait osé dire ce qui se passait au fond de son cœur ! De ce cœur partagé entre deux amours, dont l'un devait briser l'autre.

Elle s'était retirée sans un murmure, sans une larme, et s'en était allée dormir dans son petit lit blanc de fillette, loin de ce monde dont elle n'avait nul souci, et qui ne pensait pas à elle.

Et, pendant de longues heures de cette soirée, on eût dit que sa mère n'y avait pas songé non plus.

Mais lorsqu'elle se retrouva seule, son front se plissa sous une pensée qui ressemblait presque à un remords.

Elle porta, à son tour, les mains à sa tête, et, sans réfléchir, elle ouvrit vivement la porte du salon et se dirigea vers la chambre de sa fille.

Alors son pas se fit léger, et une sorte d'hésitation s'empara de toute sa personne, comme si elle avait eu peur d'entrer. Et doucement, bien doucement, elle entre-bâilla la porte. Son premier regard se dirigea vers le lit.

Il n'avait point été défait, et Colette, assise auprès de la cheminée, n'entendit point le mouvement que fit sa mère en se dirigeant vers elle.

La tête plongée dans ses deux mains, la jeune fille paraissait profondément réfléchir.

Un bruit, léger comme un sanglot que l'on cherche à étouffer, fit tressaillir Mme Fonquerives.

Elle posa, en tremblant, la main sur l'épaule de sa fille.

A ce contact inattendu, celle-ci releva vivement la tête.

Mais elle n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir la bouche, qu'un cri perçant était sorti de la poitrine de la mère :

— Colette, mon enfant, ma fille chérie, que t'est-il arrivé ? Dis, quel malheur t'a frappée ; qu'as-tu au visage ?

— Rien, mère, ou bien peu de chose, je t'assure, dit l'enfant en s'efforçant de sourire. Un léger accident, je l'espère, que j'aurais voulu te cacher, mère.

— Mais tu es brûlée, affreusement brûlée ! Vite ! du secours, à moi ! s'écria Mme Fonquerives assolée, en se précipitant, éperdue, vers la sonnette.

Mais Colette lui arrêta le bras avec énergie.

— Non, non, ce n'est rien, dit-elle, quelques gouttes d'huile suffiront pour calmer la douleur, et cet accident n'a rien qui puisse t'inquiéter, je te l'assure.

Un peu rassurée par le calme apparent de la jeune fille, Mme Fonquerives la regarda avec plus d'attention.

— Mais qui t'a fait cela ? s'écria-t-elle. On dirait une trainée de feu promenée sur ton visage.

— C'est bien le feu, en effet, mère ; mais l'accident n'est dû qu'à ma maladresse, et je ne dois m'en prendre qu'à elle. Tu sais comme tu me trouves jolie lorsque je suis bien frisée... j'ai voulu, pendant que j'étais seule, me préparer ainsi une jolie coiffure pour demain, et j'ai laissé échapper le fer, qui m'a si vilainement brûlée.

En disant ces mots et malgré son héroïque volonté de rester calme, la pauvre enfant ne put retenir un long gémissement, qui alla droit au cœur de sa mère.

— Non, non, il faut te secourir ! s'écria-t-elle de nouveau.

Et, cette fois-ci, les faibles efforts de Colette, affaissée par la douleur, ne retinrent plus le bras de Mme Fonquerives, qui appela les domestiques.

— Vite ! allez chercher un médecin ! ordonna-t-elle avec ce ton qui ne permet pas d'attendre.

La jeune fille, retombée dans son fauteuil, semblait abîmée dans une douleur physique et morale.

Cependant elle retrouva assez de force pour passer ses bras autour du cou de sa mère, agenouillée devant elle.

— Je souffre, mère ; mais ce ne sera rien, j'en suis sûre, continuait-elle à dire, en multipliant ses baisers sur le visage inondé de larmes de la jeune femme.

Enfin, le médecin et les secours arrivèrent, et avec eux la diminution de la douleur.

NELLY-LIEUTIER.

(A suivre.)

### Lo novieint et lo sordiau.

On pourro novieint que ne lâi vayâi gotta, mà qu'êtai tot parâi dié coumeint on tienson, quand bin l'êtai avâolhio du tot petit, étai achetâ on dzo su lo pliot à eintsapliâ dévant tsi son vesin. Cé vesin étai sor coumeint on toupin, po cein que l'avâi z'âo z'u étâ dein lè caloniers et qu'à n'on camp dè Bire la débordenâie de 'na pice dè dozè l'avâi tant essordellâ que l'avâi du sè férè affrantsi, vu que sè z'o-rolhiès n'ont pas rebattu lo coup du adon ; mà tot parâi compregnâi onco prâo cein qu'on lâi desâi ein vouâteint dévezâ lè dzeins. Lo dzo, don, que lo novieint étai dévant tsi leu, ye vint lâi teni compagni po pequâ on bocon dè sélâo, kâ fasâi onna dieusa dè bise rein tsauda, kâ iadzo que y'a, ellia bise est tant frétsé qu'on est tot retreint et qu'on sè regriagnâ dein sè z'haillons po lâi gravâ dè s'einfatâ eintrémi la tsemise et la chrétientâ. Lè dou z'amis que s'etiont met à l'avri dâo coté dâo midzo, po ne pas êtrè tant socliâ, dévezâvont dè cosse et dè cein : dâo landstourme, dè l'armée dâo sâlu et dè totès sortes d'affrères ; et après avâi prâo djazâ, lo novieint, qu'êtai farceu, fâ à se n'ami :

— Etiuta ! y'ê medzi dâ la sâocesse à grelhi po mon dinâ que m'a met onna sâi dâo tonaire ; bairé bin on verro. Se te vâo, ne vein frémâ po on demi-litre à cé que derâ la pe granta meinta. Lo pe dzanlliâo sarâ lo gâgnant.

— Bin se te vâo, repond lo sordiau, que ne cratchivâ pas dein lo verro ; et du que l'es tè que te proposè l'affrère, coumeince !

— Eh bin, fâ l'avâolhio ein alondzeint lo bré dâo coté dâo Monthblianc, dévena-vâi cein que vâyo per lé âotré, ào mein à 50 hâorès liein d'ice ?

— Et que vâi-tou ? petêtré on niolan ?

— Ao ouâi !

— Dè la founâaire ?

— Na.

— Eh bin quiet don, on veladzo ?

— Rein dè tot cein. Ye vâyo on premiolâi, et su onna folhie dè cé premiolâi on frumi que sè prominè.

— Ah ! la balla affrère, repond lo sordiau, n'est què cein ! cein ne m'ebâyè pas : mè que l'ouïo martsi, cé frumi.

Allein vito bâirè cé demi-litre, fâ lo novieint, kâ vayo bin que t'és onco pe brouilli avoué la vretâ què mè.

(*L'Ecoula.*)

*Coutumes pittoresques du mariage.* — Dans l'église grecque, le jour du mariage, le prêtre pose sur la tête des époux des couronnes de lys et d'épis, symbole de pureté et de prospérité. Il bénit aussi les anneaux échangés, puis il présente aux époux un verre de vin qu'ils boivent alternativement en trois fois. Les époux tournent ensuite trois fois autour de la table sur laquelle on a déposé leur saint préféré. Le pope impose les mains sur leurs têtes inclinées en disant : « Que nul ne sépare ce que Dieu a uni. » C'est alors que l'époux donne à sa femme le baiser d'amour... en la prenant par les oreilles, hélas ! Et l'épouse quitte sa coiffe de jeune fille pour prendre celle des femmes.